

Avec « Demain le bon sexe », la philosophe Katherine Angel interroge le consentement et le désir dans le contexte post-#metoo

La libération sexuelle n'est pas finie

SOPHIE BENARD

A demain le bon sexe», écrivait Michel Foucault (1926-1984) dans le premier tome de son *Histoire de la sexualité, La Volonté de savoir* (Gallimard, 1976), où il s'employait à justifier le scepticisme quant à l'aspect émancipateur des discours sur la sexualité. En pleine «révolution sexuelle» post-Mai 68, le philosophe jouait ainsi les trouble-fête en rappelant qu'il serait absurde de «croire qu'en disant oui au sexe, on dit non au pouvoir». C'est précisément cette intuition que la Britannique Katherine Angel, philosophe et historienne de la sexualité, reprend à son compte dans *Demain le bon sexe*, qui interroge le consentement et le désir dans le contexte contemporain post-#metoo.

Depuis les accusations contre le producteur Harvey Weinstein en 2017, les textes et les discours sur la sexualité se sont en effet multipliés – pour dénoncer les

violences sexuelles, rappeler l'importance fondamentale du consentement, inciter les femmes à connaître leurs désirs et leurs plaisirs. Ce sont ces textes que Katherine Angel problématise, pour mettre au jour les aspects parfois normatifs de nos discours les mieux intentionnés.

Interrogeant plus qu'elle n'aspère, elle commence par se livrer à une habile critique philosophique du consentement, sans bien sûr revenir sur son absolue nécessité. Celui-ci implique, souligne-t-elle, que chacun et chacune connaisse et reconnaisse ses propres désirs ; ce qui semble non seulement illusoire pour tous, mais d'autant plus inaccessible aux femmes, pour qui la sexualité avec un homme s'accompagne souvent d'une question qui ne concerne en rien le désir – «Est-ce que je me mets en danger?» Katherine Angel fait ainsi remarquer qu'il est difficile de dire oui dans une société où la justice invoque encore souvent le désir des femmes pour excuser la violence masculine. D'où un «poids mélancolique» de la sexualité pour les femmes, sans cesse contraintes de «mettre en balance désir et risque».

Surtout, cette «culture du consentement» qui est maintenant la nôtre exige et idéalise l'expression par les femmes de leur désir, faisant ainsi reposer sur elles la charge d'une interaction sexuelle réussie – alors même que le consentement ne garantit nullement le plaisir, ni de ne pas être instrumentalisée. Alors, demande la philosophe, «se peut-il que nous nous trompions de voie lorsque nous plaçons nos espoirs d'émancipation dans la formulation claire de notre désir?»

A priori biologiques

Parce qu'elles sont parfois confondues avec lui mais surtout parce que, même sans cela, elles sont censées lui être intimement liées, le consentement soulève inévitablement les questions du désir et de l'excitation. Katherine Angel parcourt les théories scientifiques récentes du désir pour montrer que nos représentations alternent entre l'assimilation des désirs féminin et masculin et un dualisme strict qui différencie le désir féminin, un désir supposé «réactif» ou «réceptif», de son homologue masculin, jugé «spontané». Dans cette perspective, les femmes auraient des «raisons» non sexuelles d'avoir des rapports, qui concerneraient la volonté de satisfaire autrui ou de ne pas le fâcher, de fonder une famille ou encore d'accroître l'intimité avec un partenaire.

Refusant de se satisfaire de cette alternative, dont chacune des propositions est fondée sur des a priori biologiques non questionnés, l'autrice propose de les considérer non pas comme des vérités sur la sexualité, mais comme les effets de représentations qui compliquent inévitablement la relation des femmes à leur sexualité.

C'est ainsi qu'elle en vient à affirmer que «nous devons remettre en question les modèles du désir, et reconnaître les contextes et les conditions qui favorisent ou inhibent son apparition».

Cette remise en cause des stéréotypes scientifiques et culturels qui pèsent sur nos sexualités reste programmatique, et le chantier spéculatif ouvert par *Demain le bon sexe* peut sembler herculéen. D'autant que le livre ne s'achève pas sur la résolution – qui serait chimérique – des nombreuses problématiques soulevées mais sur une nouvelle proposition, qui demeure elle-même une ébauche : Katherine Angel insiste pour finir sur le refuge théorique et pratique que représente la «vulnérabilité», cette ouverture à l'autre et aux multiples possibles des expériences sensuelles partagées.

Loin des injonctions à toujours se connaître, s'affirmer et se dire, la philosophe propose ainsi d'embrasser, au-delà du discours, les incertitudes et les fragilités qui animent nos vies érotiques. ■

DEMAIN LE BON SEXE.
LES FEMMES, LE DÉSIR
ET LE CONSENTEMENT
(*Tomorrow Sex
Will Be Good Again*),
de Katherine Angel,
traduit de l'anglais
par Caroline Nicolas,
Le Détour, 224 p., 19,90 €.

EXTRAIT

«En matière de sexe, il y a du plaisir à trouver dans la vulnérabilité. Elle peut être précisément ce qui donne sa joie au rapport sexuel : l'entrée hésitante mais enivrante dans l'eau, le hoquet de saisissement à son contact, le soulagement d'y trouver l'extase. Nous avons besoin de nous montrer vulnérables (...) si nous voulons connaître la joie et la transformation. C'est là tout le problème : le plaisir implique un risque, et celui-ci ne peut jamais être exclu ou évité. Ce n'est pas en nous cuirassant contre la vulnérabilité que nous – qui que nous soyons – trouverons l'épanouissement sexuel. C'est en reconnaissant notre vulnérabilité universelle, et en nous y ouvrant.»